

Le grand plaisir, c'est quand la flûte se met à sonner

Marianne Bliman, *Les échos*, 19 août 2016

CULTURE : A LA DECOUVERTE DE METIERS MECONNUS
Rencontre avec Claire Soubeyran, facteure de flûtes

Une grande pièce sous les toits, au dernier niveau d'une maison individuelle en banlieue parisienne, qui surplombe un jardin fourni en arbres et plein de roses prêtes à éclore. Claire Soubeyran, facteure de flûtes traversières, nous accueille dans son atelier, un lieu un peu foutraque débordant de pinces, outils à bois, boîtes d'oeufs remplies de tubes de métal, flacons de colle et autres vernis, instruments de musique, classeurs, papiers...

Vous êtes facteure de flûtes. C'est-à-dire ?

Je crée et restaure des flûtes traversières d'après des instruments originaux des époques baroque, classique et romantique. Ces flûtes sont en bois et pas en métal, comme les flûtes traversières utilisées le plus souvent aujourd'hui.

Qui fait appel à vous ?

Des flûtistes professionnels qui jouent dans des ensembles de musique baroque, des solistes et de très bons amateurs. Je construis aussi des flûtes d'étude pour leurs élèves.

Combien de flûtes avez-vous produites ?

Depuis que j'ai commencé il y a plus de quarante ans, j'ai fait, en moyenne par an, une vingtaine de flûtes de concert. Et une trentaine de flûtes d'études, qui prennent moins de temps.

Les flûtes que vous fabriquez sont (aussi) de beaux objets. Quels matériaux utilisez-vous ?

Pour le corps lui-même, j'utilise plusieurs types de bois. Le principal est le buis. C'est un bois dense, qui ne se fend pratiquement jamais, mais qui se déforme facilement. Autre bois dont je me sers beaucoup : l'ébène, un bois qui se déforme peu mais qui, inconvénient par rapport au buis, peut se fendre en cas de changements brutaux de température et/ou hydrométrie. Quel qu'il soit, le bois utilisé doit avoir séché dix ans au minimum. Mais rien n'empêche que ce soit plus : par exemple, mon stock d'ébène a plus de 50 ans d'âge.

Les clés, elles, sont en métal. L'argent, peu rigide, pour les clés courtes. Et le bronze argenté pour les clés longues et fines.

Les bagues qui lient les parties de la flûte entre elles sont en matériau de synthèse qui imite l'ivoire. Je réserve l'ivoire, rare, surtout pour la restauration des instruments originaux. Les joints, enfin, sont en fil.

Décrivez-nous les principales étapes de la fabrication d'une flûte.

Pour un instrument en buis, le travail commence sur une bûche d'au moins 20 cm de diamètre. Il faut d'abord la fendre en suivant une fente naturelle du bois. Puis on met les quartiers au rond sur un tour à bois. Une fois obtenu un cylindre de bonne taille, et avant le tournage des formes extérieures, vient la phase du perçage, faite sur le tour avec des mèches.

Puis commence le travail avec des « alésoirs ». Ce sont les outils qui permettent de réaliser la perce intérieure de la flûte, son profil, ses dimensions. Une flûte ne se résume en effet pas à ce qu'on voit de l'extérieur : un tube percé avec des clés. La hauteur des sons, leurs couleurs, le timbre... tout ce qui fait la flûte dépend principalement de la perce intérieure.

Ajuster la perce est un travail compliqué et lent. C'est un pas à pas, une avancée par tâtonnement. Je pose une hypothèse - creuser ici ou là pour abaisser le mi bémol ? -, je teste, j'écoute le rendu, je retouche, je réécoute, etc. Il faut beaucoup de patience et de persévérance, voire d'acharnement. Et aussi d'intuition. Mais c'est un plaisir ! Comme l'est aussi, d'ailleurs, le fait de créer moi-même tous mes outils.

Facteur de flûtes est un métier rare. Comment en êtes-vous arrivée là ?

Quand j'étais petite, j'étais attirée par l'aventure et la recherche. J'hésitais entre devenir Geronimo, missionnaire en Afrique à la Albert Schweitzer, exploratrice à la Paul-Emile Victor, Haroun Tazieff ! Assez tôt, j'ai construit ou tenté de construire beaucoup de choses avec mes mains, j'adorais ça. Par exemple, le chariot de Quick et Flupke, ou un violon avec une boîte de cigares et des élastiques. J'ai aussi démonté le moteur de ma mobylette.

A 14-15 ans, j'ai trouvé une flûte traversière en bois dans le grenier. Elle avait appartenu à mon grand-oncle. Elle avait des clés, j'ai d'abord pensé que c'était une clarinette. Je l'ai essayée, j'arrivais à en tirer des sons. Petit à petit, j'ai joué d'oreille des trucs que je trouvais jolis.

A cette époque, j'étais très séduite par le son d'une flûte des Andes, la queña, dont la photo ornait la couverture de mon disque favori « El condor pasa ». Dans la cave, j'ai déniché une canne à pêche en roseau et j'ai commencé à fabriquer ce qui allait devenir ma première flûte. Je l'ai essayée. J'ai sorti un premier son, puis un autre, et un autre. Je faisais des modifications au fur et à mesure sur l'instrument : agrandir un trou ici, mettre du scotch là... J'ai découvert une première règle de fonctionnement, puis une deuxième, etc. Et j'ai fini par réussir à faire une queña comme je la voulais. C'était magnifique !

Et après ? Comment êtes-vous passée de la fabrication de votre première queña à la facture de flûtes traversières ?

Je me suis mise à fabriquer des flûtes queña pour mes copines, des gens de ma famille. Chaque balade qu'on faisait dans la campagne était devenue l'occasion, pour mes parents - qui avaient fait énormément de musique quand ils étaient jeunes - et moi, de récolter des roseaux. Ça faisait longtemps que le stock de cannes à pêche familial était épuisé...

C'est à l'occasion d'un voyage à Paris que j'ai découvert une vraie queña dans un magasin de musique. Du coup, j'ai pu progressivement améliorer ma technique de fabrication. Puis un jour à Dieulefit, j'ai rencontré Claude Monin, un facteur de flûtes à bec. Il a essayé une de mes flûtes, l'a trouvée pas mal. Il m'a proposé de venir faire des flûtes avec lui, à Paris. Et j'y suis allée ! On allait ensemble acheter des outils, il m'a appris à découvrir, chercher, tester... C'est avec lui que j'ai tout découvert.

Cette période a duré un certain temps, pendant mes études supérieures... que j'ai fait un peu durer. Jusqu'au moment où - j'avais environ 30 ans - j'ai trouvé un atelier où je pourrais m'installer seule. Là, j'étais autonome, les choses étaient faciles. Je jubilais, avec mon premier tour à bois, mes premiers outils faits main !

Je faisais des flûtes à bec, mais ma passion c'était les flûtes traversières. Un jour, quelqu'un m'a prêté une flûte originale. Et je me suis dit : je vais en faire une copie. J'ai bossé comme une maboule. Un flûtiste pro l'a essayée. Et m'a demandé s'il pouvait la garder. Il l'a montrée à ses collègues et en une semaine, j'ai eu pour quatre ans de commandes. C'était l'époque où débutait le renouveau de la musique baroque.

Vous êtes visiblement passionnée par votre métier ! Parmi tout ce que vous faites, que préférez-vous ?

Arriver à fabriquer un super outil qui marche bien, qui correspond exactement à un usage précis. Sculpter les clés, un vrai travail de précision, me plaît aussi beaucoup. Mais surtout, le grand plaisir, c'est quand la flûte se met à sonner.

A l'inverse, certains aspects de votre activité vous déplaisent-ils ou vous ennuiant-ils ?

Dans la phase de construction de la flûte proprement dite, je n'aime plus travailler sur la fraiseuse et le tour à métaux. Pour le reste, les tâches administratives me déplaisent vraiment. Et j'ai toujours l'angoisse de ne pas finir à temps.

Par rapport à vos débuts, constatez-vous des changements ?

La crise touche les musiciens comme les autres, tant professionnels qu'amateurs. Il y a donc moins d'argent consacré à l'achat de flûtes. Aujourd'hui, il y a bien plus d'instrumentistes baroques qu'il y a plusieurs dizaines d'années. Mais il y a aussi plus de facteurs de flûtes, y compris d'anciens flûtistes reconvertis. A mes débuts, nous étions trois facteurs très réputés en Europe, cinq ou six dans le monde. Je dirais que ce chiffre a doublé maintenant.

Quand j'ai débuté, les flûtistes étaient très demandeurs, et avides de travailler avec les facteurs. Ils étaient prêts à collaborer, à aider, à encourager. C'était une manière, pour nous, d'approfondir le métier et les savoir-faire. C'est peut-être moins le cas maintenant pour les facteurs débutants.

Quelles qualités vous semblent indispensables pour faire ce métier ?

Je dirais avant tout avoir une super oreille musicale - mais pas forcément l'oreille absolue. Egalement une bonne mémoire et une très bonne perception des couleurs des sons, un sens très affûté du timbre et de la hauteur. En deuxième, je dirais avoir le goût de la recherche et de l'expérimentation. Il est également indispensable d'avoir une véritable passion et du désir pour le son et les qualités de la flûte. Enfin, il faut être un rien acharnée. Obsessionnelle, même !